

M<sup>2.</sup> M A R I A N N E

E T

D U M O N T ,

C O M É D I E ,

E N T R O I S A C T E S E T E N P R O S E ,

*Représentée pour la première fois à Paris , sur le  
Théâtre du Palais Royal , en Octobre 1788.*

---

Prix 30 sols.

---



A P A R I S ,

*Et se trouve A BRUXELLES ,*

chez J. L. DEBOUBERS , Imprimeur-Libraire.

---

1 7 8 9 .



---

## PERSONNAGES.

La Marquise de Hautecour.	Mlle Prieur.
Le Marquis , son fils.	
Dubois , riche Négociant retiré du Commerce.	M. Duval.
Marianne , sa fille.	Md. Roubeau.
Mad. Dumont , Veuve d'un intime ami de Dubois.	Mlle Camille.
Dumont , fils , Amant aimé de Marianne.	M. S. Clair.
Blaise , Laboureur , frère de Dubois.	M. Bordier.
Toinon , femme de confiance chez Dubois.	
Un Domestique.	

*La Scène est à Paris chez Dubois.*



# MARIANNE ET DUMONT,

COMÉDIE.



## ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente un Salon décoré.*



### SCÈNE PREMIÈRE.

M. DUBOIS ET MARIANNE, assis.

*( Suite de conversation. )*

DUBOIS.

**E**N un mot, Dumont n'est pas l'homme qui vous convient, & je veux que vous le prépariez à ne plus compter sur votre main.

MARIANNE.

Mais, mon père, quelle raison ?...

DUBOIS.

Une excellente : je suis excessivement riche, & il ne l'est pas.

MARIANNE.

Il ne l'est pas !

DUBOIS.

Non ; relativement à ce que je puis vous donner.

MARIANNE.

Ah ! mon père, osez-vous alléguer un semblable prétexte pour rompre des engagements formés...

DUBOIS.

Quand nos fortunes étaient égales, la mienne, grâces au Ciel, a centuplé ; les convenances disparaissent ; & je retire ma parole ; cela est dans l'ordre, je crois.

MARIANNE.

Je croyais, au contraire, votre parole infiniment plus sacrée que les convenances. Dumont....

## 4 MARIANNE ET DUMONT,

DUBOIS.

N'est que le fils d'une Marchande d'étoffes, restée veuve avec sept enfans. Ne voilà-t-il pas un parti bien fortable pour une fille unique ?

MARIANNE.

Permettez que je vous représente qu'à l'égard de la naissance...

DUBOIS.

Nous sommes égaux, veux-tu dire ? Je le croyais autrefois ; mais l'expérience m'a détrompé. Madame Dumont a quatre filles, pense-tu que le Marquis de Hautecour daignât en épouser une ? Eh bien, mon enfant, ce Marquis ne croit pas s'avilir en me demandant la mienne. Pourquoi ? C'est que la petite Dumont n'aura pas cinquante mille écus, & que je donne quinze cent mille francs à Mademoiselle Dubois.

MARIANNE.

Quoi ! mon père...

DUBOIS.

Oui, ma fille, quinze cent mille francs, en attendant mieux ; & voilà ce qui détermine la Marquise à vous choisir pour son fils.

MARIANNE.

Je n'en doute pas. Ainsi, vous me forcerez...

DUBOIS.

D'être heureuse.

MARIANNE.

Sans Dumont ! jamais, mon père !

DUBOIS.

Écoutez, Marianne : Je suis né sans bien ; j'ai travaillé nuit & jour pour en acquérir. Deux millions & demi, voilà ce que m'a valu mon commerce, cinq cent mille francs dont je viens d'hériter d'un parent mort à la Martinique, cela fait bien trois millions. Je les ai réalisés & réunis dans ce porte-feuille que vous voyez, en attendant que je puisse les placer avantageusement, du moins pour ce qui me regarde. Je vous donne quinze cent mille francs, j'achète une Charge de cent mille écus, & je vis avec le reste ; car, je ne veux pas me dépouiller, afin que vous le sachiez ; je ferai valoir mon argent, ou j'achèterai de bon bien, dont le revenu me fera passer gayement le reste de ma vie. Vous serez Marquise, enfin, en dépit de tous les Dumont, avec lesquels il ne nous sera plus permis d'avoir aucune liaison.

MARIANNE.

Quoi ! des amis, des gens qui vous ont obligés !

DUBOIS.

Je ne serai point ingrat. Si mon crédit ou ma bourse peuvent leur être utiles, ils y peuvent compter ; mais plus de société. Il seroit beau voir chez le beau-père d'un Marquis, une pépinière

de petits bourgeois , & une Madame Dumont , bonne , excellente femme , mais si ronde ! si unie !... si ! donc. Je ne veux pas que dans six ans on se souvienne que j'aie été Marchand. Ce n'est pas ma faute à moi , si Madame Dumont n'a pas eû le bonheur ou l'esprit de s'enrichir. Son fils est dans les bureaux ; c'est un joli garçon , dont on dit beaucoup de bien : on lui promet de l'avancer , j'y contribuerai , si je puis ; oui , je m'y employerai sous main ; mais qu'il reste dans sa sphère. Voilà qui est positif. Je vais m'habiller & sortir un moment. Si , par hasard , Dumont se présente , mettez le vite au courant , & que cette visite soit la dernière. Vous m'entendez ?

*Il sort , & emporte le porte-feuille.*



## SCÈNE II.

M A R I A N N E *seule.*

**T**E reste confondue ; tout ceci me paraît un rêve. Quoi ! mon père ! affliger une famille respectable ! renverser l'espoir de deux jeunes gens , qui s'aiment depuis l'enfance , & dont il a lui-même fait naître & cultivé le penchant ! Marianne , Marianne , lorsque tu te félicitais de voir chaque jour accroître ta fortune , quand tu priais le ciel de couronner les entreprises de ton père , tu formais des vœux dont ton cœur devais être la victime , & tu es réduite à regretter aujourd'hui notre heureuse médiocrité!.. Ah! Dumont, qu'allons-nous devenir & comment lui apprendre?..



## SCÈNE III.

M A R I A N N E , D U M O N T .

M A R I A N N E , *surprise.*

**C**'Est vous!

D U M O N T .

Oui , c'est moi . . . Marianne , quel accueil ! . . .

M A R I A N N E .

Avez-vous rencontré mon père ?

D U M O N T .

Non. Mais vous , avez-vous hasardé de lui rappeler ses anciennes promesses ?

M A R I A N N E .

Il les oublie.

## 6 MARIANNE ET DUMONT,

DUMONT.

Comment ? . . . Ah ! j'aurais dû le deviner , & les plurs que vous verriez . . .

MARIANNE.

Sont une suite de la conversation que je viens d'avoir avec lui. Il faut renoncer l'un à l'autre , ne nous plus voir . . . C'est peu , mon cher Dumont , il faut vous préparer à un malheur plus grand . . . On ne me laisse pas la liberté de n'être à personne . . .

DUMONT.

Votre père oserait ? . . .

MARIANNE.

Respectez-le ; respectez ses droits. Souvenez-vous qu'il m'a donné le jour. Allez chercher loin de moi le bonheur qui va me fuir à jamais. Mon père vous défend de revenir ici , Dumont ; je vous en conjure , ne m'exposez pas à lui déplaire , en vous y recevant malgré lui.

DUMONT.

Je n'ai pas eû la force de vous interrompre. Je ne prévoyois pas ce coup , il me terrasse. Quoi ! Monsieur Dubois , votre père , l'ami du mien ! Un mariage arrêté dès notre enfance , confirmé tant de fois avec une satisfaction , qui semblait en garantir la certitude ?

MARIANNE.

La fortune change le cœur des hommes ; elle vous ravit celui de mon père : le mien vous restait , mais . . .

DUMONT.

Achievez.

MARIANNE.

Je vous l'ai dit : on m'ordonne d'en disposer.

DUMONT.

En faveur d'un autre ! On vous marie ?

MARIANNE.

A un homme que je ne connais pas , & qui vraisemblablement ne pense à moi , que parce que mon père lui promet quinze cent mille livres.

DUMONT.

Quinze cent mille francs ! Vous avez quinze cent mille francs ?

MARIANNE.

Mon père vient de me l'apprendre. Je ne croyais pas votre fortune si considérable : il possède près de trois millions , & voilà ce qui nous perd.

DUMONT.

Au moment où je reçois l'assurance d'une place aussi avantageuse qu'honorable . . .

MARIANNE.

Vous !

DUMONT.

Un Seigneur que ma mère fournit, s'intéresse pour moi auprès du Ministre, & j'attends aujourd'hui, peut-être, les nouvelles les plus favorables... Mais je ne les désire plus. Je renonce à la fortune, elle m'a trop cruellement trahie. Hélas! je ne puis pas même en vouloir à Monsieur Dubois; son but est de vous rendre heureuse, vous le ferez... Adieu, Marianne.

MARIANNE.

Ingrat! crois-tu mon cœur capable de t'oublier?... Oui, puisque tu renonces aussi facilement à moi...

DUMONT.

Quelle ressource me reste-t-il?

MARIANNE.

Ta mère. Qu'elle vienne réclamer la parole que nos pères se sont réciproquement donnés de nous unir. Qu'elle rappelle leur ancienne amitié, qu'elle en fasse valoir tous les droits. Viens avec elle, tombe aux pieds de mon père; on l'a séduit, il t'entendra; il t'aimait, il ne te résistera pas. Ne crains point de l'assurer que mon bonheur est attaché au tien... Mais, devrais-je te donner des conseils? Ton cœur n'a-t-il pas l'énergie de l'Amour? Son éloquence est ordinairement si persuasive!

DUMONT.

Marianne, fille adorable, unique objet pour qui je chéris la vie; tu ranimes mon courage. Oui, je parlerai, je solliciterai, & Monsieur Dubois se laissera vaincre. Peut-on ne pas réussir quand on est aussi tendrement aimé? *(Il sort.)*

## SCÈNE IV.

MARIANNE, seule.

**R**éussir! je ne m'en flatte point. Qui m'eût dit qu'aujourd'hui mon père... C'est lui!... Ciel! son air satisfait me fait frémir.

## SCÈNE V.

DUBOIS, MARIANNE.

DUBOIS, habillé.

**J**E descends tout hors de moi. La Marquise, que je n'attendois que cet après-dîné, me fait dire par un de ses gens, qu'elle

## 8 MARIANNE ET DUMONT,

fera ici dans un quart-d'heure. Concevez - vous ce qu'un pareil empressement a de flatteur pour nous !... Ma fille , volez à votre toilette ; ne négligez rien pour paraître avec avantage... Une femme de qualité , des titres , un nom , mon enfant ! Voici le jour le plus brillant de ta vie.

M A R I A N N E.

Mon père, je n'ai donc plus d'espoir de vous séchir ?

D U B O I S.

Mademoiselle, ne vous opposez point aux projets que j'ai formés pour vous procurer un rang proportionné à ma fortune. Songez, que pour vous l'obtenir, j'ai sacrifié repos, plaisirs, tout, excepté l'honneur ; car, mon opulence ne coûte rien à ma délicatesse, je puis m'en flatter. Des entreprises bien combinées, & conduites avec une activité, qui m'a privée de toutes les jouissances... Enfin, j'ai réussi, & le prix de tout ce que j'ai fait, est de vous voir répondre à ce que j'exige.



## S C È N E V I.

TOINON, DUBOIS, MARIANNE, UN VALET.

T O I N O N, *accourant.*

**U**N carosse superbe, quatre laquais, une livrée écarlate...

D U B O I S.

Ce font eux, & vous voila dans un négligé... Cela est d'une indécence...

U N D O M E S T I Q U E *annonce.*

Madame la Marquise de Hautecour & son fils.

M A R I A N N E, *tombe dans les bras de Toinon.*

Je me meurs.

T O I N O N.

Mademoiselle... Mademoiselle... elle se trouve mal!

D U B O I S.

C'est fort bien prendre son temps... Emmenez-là, Toinon, donnez-lui tous vos soins, & assurez-là que ces petites simagrées n'aboutiront à rien ; parée ou non, qu'elle se tienne prête à descendre sitôt qu'on l'appellera, allez. (*Toinon sort.*)



## S C È N E V I I.

D U B O I S, *seul.*

**C**es filles ont le diable au corps pour s'évanouir... mais ce



ne fera rien... cela m'a remué... remettons - nous... comment faire ? ... Je devrais être... & les imbécilles qui font entrer ici.



## SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, DUBOIS, UN VALET.

LA MARQUISE.

**B**onjour, Monsieur Dubois. Nous voici enfin chez vous, & ce n'est pas sans peine. J'ai cru que nous ne vous découvririons pas aujourd'hui.

DUBOIS.

Je suis pourtant assez connu dans le quartier. Mais Madame la Marquise, je suis confus de vous recevoir dans ce fallon... J'avois recommandé...

LE MARQUIS.

Nous vous faisons grace de l'étiquette, Monsieur Dubois ; on nous a conduits ici, trouvez bon que nous y restions, pour abrégéer le cérémonial.

DUBOIS.

Monsieur le Marquis est trop indulgent. La Pierre des sièges.  
(*Le Laquait sort.*)

LA MARQUISE.

Asseyons-nous. Prenez place, Monsieur Dubois.

DUBOIS.

Madame...

LA MARQUISE, *lui ordonne de s'asseoir.*

On assure que vous avez fait votre commerce en galant homme ; que vous avez toujours eu dans vos procédés une noblesse qui semboit présager votre élévation future. Voilà ce qui nous a déterminés, Monsieur Dubois.

LE MARQUIS.

Assurément. Mais, Madame, songez, de grace, que nous dinons chez le Ministre, & que vous avez encore une toilette & des courses à faire.

LA MARQUISE.

Mon cher Dubois, vous savez ce qui m'amène. Un ami commun a fait le premier pas, & je fais, moi, la démarche de bienfaisance. Je viens vous demander Mademoiselle votre fille, pour Monsieur le Marquis.

DUBOIS.

Madame, c'est trop d'honneur...

LA MARQUISE.

Vous me l'accordez, tout est dit. Quant aux articles d'intérêt.

B

10 MARIANNE ET DUMONT,

LE MARQUIS.

Ah! de grace, Madame, daignez remettre à une autre fois...

LA MARQUISE, *d'un ton impérieux.*

Non, Monsieur; il faut traiter & finir de suite. (*à Dubois.*)  
Quant à la dot de Mademoiselle Dubois, vous ne pouvez la porter à moins de deux millions.

DUBOIS.

Deux millions, Madame! Je ne me suis avancé vis-à-vis de Monsieur votre ami, que jusqu'à quinze-cent mille livres, en attendant ma succession, que je ferai désirer le plus long-temps qu'il me sera possible.

LE MARQUIS, *avec dignité.*

Désirer, Monsieur!

LA MARQUISE.

Quinze-cent mille francs! mais ce n'est point là ce que j'ai entendu.

DUBOIS.

Je m'en suis cependant expliqué très-clairement avec votre homme d'affaires, Madame...

LA MARQUISE.

Mon homme d'affaires m'a dit que vous feriez les choses honnêtement; or quinze-cent mille francs, lorsqu'il s'agit d'une alliance comme la mienne; c'est précisément vouloir tirer au bâton. J'ai compté sur deux millions, & je ne vois pas que pour une misère...

DUBOIS.

Il me semble, Madame, que cette misère-là vaut bien la peine qu'on s'en explique.

LA MARQUISE.

Il me paraît étrange que vous vous refusiez à un arrangement aussi raisonnable... Enfin, je l'ai entendu ainsi, & je ne suis pas accoutumée à la contradiction, lorsque je m'exécute d'aussi bonne grace.

LE MARQUIS, *à sa mère.*

Eh! Madame, pouvez-vous...

LA MARQUISE.

Mon fils est dans le cas de prétendre aux plus hauts partis; il avait des vues, peut-être, plus conformes à son inclination que Mademoiselle Dubois, qu'il ne connaît pas encore; mais décidée en votre faveur, mes volontés ont prévalu sur toute autre considération, & vous hésiteriez à conclure... Ah! cela seroit un peu fort, au moins.

DUBOIS.

Il est cependant certain que...

LA MARQUISE.

Je ne vous demande rien de trop, eu égard à la qualité du gendre que je vous donne, & j'ose le dire, Monsieur Dubois, ce gendre étant mon fils, vous me feriez regretter de n'avoir

pas traité avec un financier, qui, à la vérité, ne donne que douze cent mille livres à la fille; mais dont les parens font puiffants à la Cour. Au reste, il n'y a pas encore de mal; & puisque vous tenez à votre système... (*Elle se lève.*)

DUBOIS.

Eh! non, Madame, voilà qui est fini; je puis faire des sacrifices aussi bien qu'un autre. Monsieur le Marquis aura les deux millions.

LE MARQUIS.

Vous voilà d'accord, ainsi...

DUBOIS.

Il n'y a plus que le douaire à régler...

LA MARQUISE.

Sans doute. Il ne faut pas traîner les choses en longueur. Ce soir on dressera les articles...

DUBOIS ET LE MARQUIS.

Ce soir!

LA MARQUISE, *d'un ton décisive.*

Oui, Messieurs, ce soir. Y a-t-il encore quelques obstacles? car, il semble que l'on se plaie à désapprouver tout ce que je propose.

DUBOIS.

Dieu m'en garde. Mais je croyais que Madame la Marquise voudrait bien attendre que j'eusse les provisions de ma Charge, afin de me qualifier...

LE MARQUIS.

En effet, il serait bon de différer jusqu'à ce que...

LA MARQUISE, *du ton le plus absolu.*

Nous nous rendrons ici à neuf heures; mon Notaire nous accompagnera, vous serez seul avec votre fille... point de parens, au moins, évitons la cohue...

DUBOIS.

Ne craignez rien, Madame, je n'ai point de parens à Paris.

LA MARQUISE.

A neuf heures, donc... Mais à propos, votre fille, ne la verrons-nous point?

DUBOIS.

Pardonnez-moi, Madame; je vais avoir l'honneur de vous la présenter... Holà, quelqu'un... Je l'irai bien chercher; mais il faudrait vous laisser seule, &c...

LA MARQUISE.

N'est-ce que cela?... Allez... allez, Monsieur Dubois, revenez au plus vite, je vous en conjure. (*Dubois sort.*)



## SCÈNE IX.

LE MARQUIS, LA MARQUISE.

LE MARQUIS.

**V**ous avez résolu de me désespérer, Madame, m'obliger d'être présent à des discussions...

LA MARQUISE.

Auxquelles vous êtes le premier intéressé.

LE MARQUIS.

Abuser de tout votre ascendant pour me faire épouser une fille que je n'ai jamais vue.

LA MARQUISE.

On la dit charmante.

LE MARQUIS.

Comme une Bourgeoise. Ni tournure, ni graces. Un enfant qu'il faudra former : c'est un soin que l'on prend volontiers pour une maîtresse ; mais une femme. . .

LA MARQUISE.

Qui vous apporte deux millions, mérite des égards.

LE MARQUIS.

Fort humilians pour un homme aussi franc que je le suis. Pourrai-je me dispenser de recevoir & de rendre les visites du beau-père ?

LA MARQUISE.

Je n'y vois pas de nécessité. Le mariage fait, on le priera de rester chez lui, sauf à l'inviter de tems en tems, les petits jours, quand on n'aura que des gens sans conséquence.

LE MARQUIS.

C'est encore là ce qui me répugne. Je ne m'accoutumerai point à mépriser un homme, dont je n'aurai pas dédaigné la fortune.

LA MARQUISE.

Tenir les gens à la distance qui leur convient, ce n'est pas les mépriser. Le Dubois n'est que trop disposé à se placer de niveau, & se seroit choquer toutes les bienfaisances. Cet homme est un parvenu, qui pour sortir de son obscurité, cherche à s'élever d'une alliance illustre. Son bien nous arrange. Nous nous sommes présentés les premiers ; c'est un succès du hasard, qui ne nous impose aucune obligation. Quant à la fille. . .

LE MARQUIS.

C'est encore pis. Elle exigera des soins, des assiduités, & en vérité, toutes les fortunes du monde. . .

LA MARQUISE.

Sans votre Comtesse, ne sauroient vous flatter.

LE MARQUIS.

Ah! Madame, ne m'en parlez plus si vous voulez que je l'oublie. Vous m'avez ordonné d'y renoncer; quelques efforts que je fasse pour vous obéir, je sens que je l'aime plus que jamais.

LA MARQUISE.

Par contradiction. Elle n'a rien.

LE MARQUIS.

Rien! des vertus, des talens, de la beauté.

LA MARQUISE.

Qualités romanesques, que vous allez retrouver dans la petite Bourgeoise. La Comtesse n'a pas vingt mille livres de rente; vous en avez au plus trente, & la Dubois vous en apporté cent, & une succession presque certaine. Avec cela, mon fils, vous réparez les pertes que feu votre père... Vous me faisâtes, enfin... Une pareille fortune vous remet dans le monde à la place que vous devez y occuper; vous ferez dans le Service la figure qui convient à votre naissance. Pesez bien bien tous ces avantages, & rendez grâces aux foins que je me suis donné pour les acquérir.

LE MARQUIS.

Mais, pourquoi cette précipitation?

LA MARQUISE.

Parce que je viens d'être informée qu'aujourd'hui même, le petit Duc de Verfeuil doit faire demander Marianne, & que demain, peut-être, nous serions venu trop tard. Son homme d'affaire est ami de Dubois... Je veille à tout, moi, & voilà pourquoi feu Monsieur le Marquis, votre père, me laissait maîtresse absolue; jamais la moindre opposition à mes volontés; elles étaient pour lui des arrêts irrévocables, & je crois être fondée en exigeant de vous une obéissance aveugle.

LE MARQUIS.

Eh bien! Madame, finissons donc... Ces gens-ci ne viennent pas; il faut sonner.

LA MARQUISE, *apercevant Dubois & sa fille.*

Les voici... La petite n'est pas mal.

## SCÈNE X.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, MARIANNE, DUBOIS.  
DUBOIS.

**J**E vous ai fait attendre, Madame la Marquise; mais ma fille a été incommodée; & puis la toilette...

LA MARQUISE.

Approchez, mon Ange, que je vous embrasse.  
*(Elle embrasse Marianne. Le Marquis salue en silence.  
 Marianne le lui rend froidement, mais avec dignité.)*

LA MARQUISE, continuant.

Je me suis flattée, Mademoiselle, que vous approuveriez tous les arrangemens que je viens de prendre avec Monsieur votre père, & que l'alliance conclue entre nous...

MARIANNE.

Mon père ne m'a point consultée, Madame; il m'ordonne de souscrire à son choix; j'obéirai.

LE MARQUIS, à part.

Quelle conformité!

LA MARQUISE.

C'est-à-dire, que vous confirmez le consentement que vient d'obtenir mon fils?

MARIANNE.

Sans s'informer si mon cœur est d'accord avec les ordres de mon père?

LE MARQUIS.

Ah! Mademoiselle, gardez-vous de penser...

LA MARQUISE, l'interrompant.

Dans la sphère que vous allez occuper, Mademoiselle, on ne consulte que les convenances. Votre père vous dote richement, j'en conviens; mais vous ne mettez pas en balance les avantages de la fortune & ceux de la naissance. Monsieur le Marquis de Hautecour, mon fils, vous donne un rang: vous allez tenir à l'une des plus anciennes & des plus illustres familles du Royaume. Le nom de Monsieur Dubois...

MARIANNE.

Moins illustre assurément, date d'aussi loin, peut-être...

LA MARQUISE.

Dans la roture: mais pourriez-vous produire des titres?..

MARIANNE.

Les plus respectables. Une probité à toute épreuve, une réputation intacte, & plusieurs siècles de vertus.

LA MARQUISE, avec fierté.

Le plus beau de tous vos titres, le plus solide & le plus brillant, c'est la fortune dont jouit Monsieur votre père; ne l'oubliez pas, Mademoiselle.

MARIANNE.

Vous paraîsez disposée à m'en faire ressouvenir, Madame.

DUBOIS.

Comment donc, Marianne?...

LE MARQUIS, à sa mère.

Il n'est pas décent de vous faire apercevoir qu'il est tard, & que...

LA MARQUISE.

Vous avez raison. Passons chez la Dumont... elle demeure dans ce quartier, je crois.

DUBOIS.

Presque vis-à-vis, Madame. Vous la connoissez ?

LA MARQUISE.

C'est ma Marchande d'étoffes, une femme fort estimable dans son état. Monsieur le Marquis & moi, nous protégeons son fils aîné, excellent sujet... J'ai voulu le marier richement, il n'y a pas eu moyen; il est amoureux fou d'une petite fille, avec le père de laquelle il a, dit-il, des engagements sacrés. Je n'ai pas insisté, cela fait pitié. Quand cette fantaisie sera passée... au reste, je ne fais pas trop pourquoi j'entre dans ce détail; il n'a rien de fort intéressant... A ce soir, Monsieur Dubois... Adieu, belle mignonne... (*Elle la considère.*) Mais, c'est qu'elle a de la tournure, de la dignité... (*bas au Marquis.*) Vous avez beau dire, cela vaut bien votre Comtesse.

(*Elle donne la main à Dubois, & sort un peu avant le Marquis.*)

LE MARQUIS.

Adieu, Mademoiselle. Que ne puis-je vous convaincre de tout l'intérêt que vous venez de m'inspirer. Mais vous n'êtes pas la seule à qui l'on défend d'écouter son cœur. (*Il sort.*)



## SCÈNE XI.

MARIANNE, TOINON.

MARIANNE, seule un instant.

SI j'osais interpréter ces derniers mots ?

TOINON, tristement.

Eh bien, Mademoiselle, ils sont partis; tout est conclu ?

MARIANNE.

Hélas! oui, ma chère Toinon. Ils reviennent ce soir; à neuf heures on signe le contrat.

TOINON.

Et vous n'avez pas eu la force de résister ?

MARIANNE.

Me l'aurois-tu conseillé ?

TOINON.

Affurément.

MARIANNE.

Toi, qui m'as toujours recommandé l'obéissance ?

TOINON.

Prévoiais-je que votre père abuserait de son autorité ?

16 **M A R I A N N E E T D U M O N T ,**  
**M A R I A N N E .**

Ah ! ma chère Toinon , que je suis malheureuse !

**T O I N O N .**

Ce pauvre Dumont l'est-il moins ? Je voudrois que cette Marquise. . .

**M A R I A N N E .**

C'est une femme bien altière.

**T O I N O N .**

Et son fils ?

**M A R I A N N E .**

Je n'ose le juger ; il m'a paru honnête. . . Ils ont parlé de Dumont , ils le connaissent , ils le protègent. . . Si tu avois entendu le bien qu'ils en ont dit ?

**T O I N O N .**

Mais , c'est qu'il le mérite.

**M A R I A N N E .**

Mon père les écoutait avec peine ; il était mal à son aise.

**T O I N O N .**

Et vous , Mademoiselle ?

**M A R I A N N E .**

J'ai rougi plus d'une fois , & si l'on m'avait regardée. . . Ma , chère Toinon , tu ne fais pas. . . cette Marquise.

**T O I N O N .**

Eh ! bien ?

**M A R I A N N E .**

N'a-t'elle pas voulu le marier ?

**T O I N O N .**

Qui ?

**M A R I A N N E .**

Dumont. Elle nous l'a dit. . . je crois pour le plaisir de nous le dire. Il l'a refusée ; elle en paraissait un peu choquée. . . Ah ! Dumont , combien mon cœur s'attendrissait , en écoutant le récit du sacrifice que m'a fait ton amour. . . Mais il ne vient point.

**T O I N O N .**

Si votre père n'en veut plus entendre parler , que ferait - il ici maintenant ? Tenez , Mademoiselle , l'homme qui nous ferait le plus utile , c'est Monsieur Blaise.

**M A R I A N N E .**

Mon oncle ?

**T O I N O N .**

Monsieur Dubois l'écoute , le craint , & dans cette circonstance. . .

**M A R I A N N E .**

Qu'obtiendrait-il ?

**T O I N O N .**

Du tems , peut-être , & c'est toujours beaucoup ; mais un pareil bonheur ne nous arrivera pas.



MARIANNE.

Je ne fais si je dois le désirer, cela aurait l'air d'un arrangement, & mon père. . .

TOINON.

Chut ! le voici : il paraît bien agité.



## SCÈNE XII.

TOINON, DUBOIS, MARIANNE.

DUBOIS.

**V**ous avez manqué de nous faire de belles affaires, Mademoiselle. La Marquise fort d'ici fort peu satisfaite de vos manières.

MARIANNE.

Qu'ai-je dit ? qu'ai-je fait ?

DUBOIS.

Vous avez joué l'héroïne avec la femme du monde la plus spirituelle ; vous avez eu la maladresse de mettre mon nom en comparaison avec le sien ; vous avez eu l'air de céder à la violence, au lieu de paraître reconnaissante d'un honneur que vingt filles de votre état ont vainement brigué. Pour trancher le mot, vous avez lutté de hauteur avec la Marquise. J'étais sur les épines ; je n'osais rien dire. Mais vos propos ont porté, j'en ai reçu les reproches les plus sanglans. . .

MARIANNE, *vivement.*

Ah ! mon père, plutôt au ciel que ma franchise détournât les malheurs que je prévois.

DUBOIS.

Rien ne peut changer ma résolution. Le Marquis a voulu vous justifier. Il hazardait quelques mots en votre faveur, sa mère lui a imposé silence d'un ton qui l'a fait trembler. Et, moi, homme, je n'imiterais pas sa fermeté ! Mademoiselle, préparez-vous à signer ce soir ; que je ne voye ni larmes, ni tristesse ; ne me forcez point à la sévérité, vous ne vous en trouveriez pas mieux, & vous n'en seriez pas moins la Marquise de Hautecour.

*( Il sort. )*MARIANNE, *à Toinon en s'en allant.*

Eh ! bien, tu le vois, je n'ai plus qu'à mourir.

TOINON.

Il faut que cette Marquise l'ait enforcé.

*Fin du premier Acte.*



ACTE II.



SCÈNE PREMIÈRE.

MARIANNE, DUMONT.

MARIANNE.

**L**aaissez-moi, laissez-moi, vous dis-je. Voyez mon désespoir, mes larmes... Dumont, retirez-vous; mon père veut être obéi; j'en gémis, j'en mourrai, peut-être: mais vous le savez, la vertu de mon sexe est une soumission, qui ne permet pas même le murmure.

DUMONT.

Et vous m'aimez! vous!

MARIANNE.

En douteriez-vous?

DUMONT.

Oui, puisque Hautecour vous obtient.

MARIANNE.

De mon père; mais mon cœur a-t-il cessé d'être à vous? Laissez-moi, vous dis-je; ce soir on me force de signer l'arrêt qui nous separe, & demain je ne dois plus vous écouter, ni vous voir.

DUMONT.

Eh! bien, je vais faire un dernier effort; je vais trouver ce père inexorable...

MARIANNE.

Il n'est plus tems.

DUMONT.

Vous craignez que je ne l'attendrisse. Le Marquis est aimable.

MARIANNE.

Je ne vois en lui que votre protecteur, il vous estime.

DUMONT.

Vous l'aimerez... Vous m'oublierez...

MARIANNE.

Je le devrois pour mon repos.

DUMONT.

Pardon, Marianne, la douleur m'égaré... Mais, consentir aussi facilement à notre infortune!

M A R I A N N E.

Aussi facilement ! . . . Quand je me suis exposé à toute la colère de mon père ! J'ai prié, conjuré ; il a vu ma douleur ; il n'en a pas été touché : que pouvais-je faire de plus ?

D U M O N T.

Résister.

M A R I A N N E.

Ingrat, quand je vous pressais de revenir avec votre mère, essayer le pouvoir d'une amitié, dont j'osais tout attendre ; il fallait employer cette dernière ressource. Vous ne paraîsez plus, vous m'abandonnez, & vous voulez, que seule, sans appui, je résiste aux volontés, aux orâmes d'un père ! Deviez-vous me laisser à moi-même dans une circonstance aussi terrible ?

D U M O N T.

Il est vrai ; mais ne me condamnez pas sans m'entendre.

M A R I A N N E.

Que pouvez-vous alléguer ?

D U M O N T.

Ma mère, outrée du procédé de Monsieur Dubois, n'a voulu, ni tenter de le fléchir, ni me permettre de réclamer ses engagemens avec nous.

M A R I A N N E.

Je l'avais prévu.

D U M O N T.

Jugez de ma situation. Il fallait respecter ce premier mouvement. N'osant vous informer du peu de succès de ma démarche ; accablé, terrassé par tant de coups inattendus, je suis sorti sans savoir où j'allois, sans imaginer ce que je pourrais devenir. Après avoir erré quelque tems, je suis rentré machinalement au logis. Là, j'ai su que l'on était venu me demander de la part de la Marquise, pour l'accompagner chez le Ministre ; j'allais m'y rendre. Je n'ai pu me refuser le triste plaisir de m'affliger avec vous. J'arrive, vous m'apprenez que ma perte est consommée. Marianne, cela pouvait-il se prévoir ?

M A R I A N N E.

Hélas !

D U M O N T.

Il y a dans tout ceci une fatalité inconcevable. Hautecour, à qui je connais un attachement sérieux, n'oppose aucun obstacle aux volontés de sa mère... Dois-je m'en étonner ?... Il vous a vu.

M A R I A N N E.

Tout est contre nous.

D U M O N T.

Ah ! si j'osais compter sur votre fermeté ?

M A R I A N N E.

Eh bien.

DUMONT.

Quel changement un jour peut apporter à notre sort !

MARIANNE.

Ne nous en flattons pas... Mais enfin que faudrait-il faire ?

DUMONT.

Eluder encore aujourd'hui... aujourd'hui seulement... J'ai des idées... Nous n'aurons du moins rien à nous reprocher.

MARIANNE.

Mon père est inflexible. La Marquise s'est chargée de votre sort ; elle est altière , impérieuse. Vous voilà libre , elle peut maintenant renouer ce mariage que vous m'avez sacrifié ; vous sercz obligé de céder. La Demoiselle est jeune... sans doute jolie. . .

DUMONT.

Marianne , je mourrais plutôt que de vous compromettre ; mais si vous me refusez le délai que je vous demande , si ma mère persiste dans son ressentiment , ou si le projet qui m'offre un rayon d'espoir , est sans succès , je vous le jure ici , Marianne , avancement , fortune , mariage , je renonce à tout. J'irai loin de vous pleurer le malheur de vous avoir perdue , former des vœux pour votre félicité , & prier le ciel d'abrégger des jours , dont je ne chérissais la durée , que parce qu'on m'avait permis de vous les consacrer. (*Il sort.*)



## SCÈNE II.

MARIANNE, seule.

**A**H ! Dumont ! .. Qu'exige-t-il ?.. Demander ce délai... e'est m'exposer sans retour à l'indignation de mon père... Si je savais... mais je suis seule... Hasardons une démarche... infructueuse ; n'importe , écrivons au Marquis... confions-lui... ce qu'il n'aura que trop bien remarqué... Hélas ! le tems fuit , & ma lettre arrivera peut-être trop tard. (*Elle s'assoit au bureau , écrit & s'interrompt.*) Il doit m'entendre... je tremble d'être surprise... Maintenant où adresser , par qui faire parvenir ce billet ?.. Ils sont chez le Ministre... Eh bien à son hôtel... Tout le monde doit le connaître... Il ne s'agit plus... Ciel ! j'entends quelqu'un... si c'était mon père ?... Serrons ce papier... Ah ! je respire ; c'est Madame Dumont.

## SCÈNE III.

Madame DUMONT, MARIANNE.

MARIANNE.

AH! c'est vous, ma chère Maman.

Madame DUMONT, *avec humeur.*

Oui, c'est moi. Je venais chercher mon fils; je l'ai rencontré à deux pas d'ici, je ne voulais pas entrer, je ne le devais pas; mais cette maudite amitié qu'on ne peut déraciner à son gré, la douleur de ce fils, de ce fils qui me donne tant de satisfaction; je n'ai pu tenir contre tout cela, & je viens chapitrer ton père comme il le mérite.

MARIANNE.

Vous ne m'avez seulement pas embrassée... Je le vois, vous ne m'aimez plus?

Madame DUMONT.

Plut au ciel! Mais il s'en faut bien que je sois une femme injuste. Ne fais-je pas que c'est l'ambition de ton père qui cause ce trouble, & qui finira, peut-être, par nous brouiller tous. Moi, je n'aimerais plus, ma petite Marianne, que j'ai élevée! car, tu n'avais pas trois ans quand tu perdis ta mère, & sans reproche je t'en ai tenu lieu. Je t'ai toujours regardé comme devant être un jour ma brue, la femme de ce pauvre Dumont! Marianne, si la fortune a changé le cœur de ton père, son procédé ne peut te fermer le mien. Une jeune personne de ton âge, n'a de parti que l'obéissance: je ne t'en veux pas. Viens dans mes bras, fais encore ma fille, au moins pour ce moment-ci; puisque ton père ne veut pas que tu la sois plus long-tems.

MARIANNE.

Ah! ma chère Maman, si vous saviez...

Madame DUMONT.

Aussi-bien que toi. Cette Marquise est venue à la maison, d'abord, pour emmener Dumont avec elle, ensuite pour m'étaler glorieusement l'honneur qu'elle fait à ton père, à toi, car je ne connais pas de femme plus vaine.

MARIANNE.

Elle nous a dit des choses...

Madame DUMONT.

Bien dites, n'est-ce pas? Ce n'est pas là le pire; c'est son caractère impérieux qui fait le malheur de tout ce qui l'approche, & qui fera le tien, mon enfant. Elle a gouverné son mari, elle

## 22 MARIANNE ET DUMONT,

gouverne son fils ; elle décide , tranche , & personne n'ose appeler de ses décisions : voilà la femme avec laquelle tu vas vivre. Ce n'est pas le sort qui t'attendait chez moi , ni la vie douce & tranquille que te préparait ta mère. Dumont. . . Mais ton père , où est-il ? Il faut une fin à tout cela.

M A R I A N N E.

Je ne sais. Il ne s'est pas donné le tems de dîner... Il est déjà trois heures , il ne tardera sûrement pas à revenir.

Madame D U M O N T.

Je l'attendais. Mon fils se désole ; il m'a prié de venir t'encourager , t'engager à étudier cette signature.

M A R I A N N E.

Je le voudrais ; mais quel prétexte ? . . .

Madame D U M O N T.

Une femme n'en a-t-elle pas mille ? . . . Une migraine , des vapeurs. . . & puis on ne te fera pas signer de force.

M A R I A N N E.

Je n'oserai jamais. . .

Madame D U M O N T.

Ni le Marquis non plus , & voilà deux gens mariés en dépit d'eux-mêmes.

M A R I A N N E.

Quoi ! vous pensez ? . . .

Madame D U M O N T.

Qu'il obéisse à regret. Je ne parle pas en l'air. Ce Marquis a un cœur aussi bien que toi , & ce cœur était pris avant qu'il te connaît , mais la Marquise a une volonté qui ne sympathise jamais avec celle des autres. Ce n'est pas toi que le jeune homme aurait choisie ; mais c'est toi qu'il épousera , faute d'oser dire nettement , je ne veux pas.

M A R I A N N E.

Ainsi , nous allons être tous deux fort à plaindre.

Madame D U M O N T.

Grace à l'avarice & à l'ambition. Les hommes ont des dédommagemens ; mais nous !... Le respect filial est beau ; mais , Dieu me préserve , de mettre celui de mes enfans à de pareilles épreuves. Pour avoir cette dureté-là , il faut être Marquise , ou millionnaire.

M A R I A N N E.

Ah ! Madame Dumont , si j'osais vous confier ? . . .

Madame D U M O N T.

Comment donc ! si tu oses. . . Va , va , je ferai toujours ta meilleure amie.

M A R I A N N E.

Sur tout le bien qu'on m'a dit du Marquis , & d'après quelques expressions qui lui sont échappées , je viens de lui écrire.

Madame DUMONT.

Et mon fils est décidé à lui ouvrir son cœur; ce rapport est de bon augure.

MARIANNE.

On assure que c'est un honnête homme?

Madame DUMONT.

Capable des procédés les plus nobles, mais il est subjugué par la mère.

MARIANNE.

Je lui écrivais lorsque vous êtes venu. (*Elle lui remet la Lettre qu'elle avoit cachée dans son sein.*) Tenez, Maman, croyez-vous que cela ne soit pas trop hardi?

Madame DUMONT.

Voyons, voyons. (*Elle lit.*)

„ Je vous soupçonne de m'avoir devinée, & je crois vous avoir pénétré. Nous cédon's l'un & l'autre à la volonté de nos parens; mais vous êtes homme, vous, il vous est permis d'élever la voix, & moi, forcée de me taire... Monsieur, daignez agir comme si vous ne vouliez être que g. néreux, en prenant sur vous la rupture de notre mariage. Vous ferez le bonheur de deux personnes... de quatre, peut-être... J'en connais deux, qui sûrement vous béniront.“

A merveille, mon enfant... Se rencontrer ainsi... car vous ne vous êtes pas concertés?

MARIANNE.

Il n'a pas même voulu me faire part de son dessein.

Madame DUMONT.

Il faut envoyer cela tout de suite.

MARIANNE:

Sans y ajouter un seul mot de politesse?

Madame DUMONT.

Rien... Il n'y a pas un moment à perdre... Je vais la faire porter, & je reviens sur le champ savoir si ton père est toujours dans les mêmes sentimens.

MARIANNE.

Ah! ciel, le voici; gardez-vous...

Madame DUMONT.

Il n'y a pas moyen de l'éviter; mais j'aurai fait en deux mots.

MARIANNE, à part.

Ah! que je redoute cet entretien!



## SCÈNE IV.

MARIANNE, Madame DUMONT, DUBOIS.

DUBOIS, sans voir Madame Dumont, ouvre son Bureau & y dépose des papiers.

**M**E voilà de retour. Tout est réglé ; demain j'aurai les provisions de ma Charge, & j'en compterai la finance, la somme est toute prête dans mon cabinet. Ainsi, ce soir, je puis coucher tout au long mes qualités dans ton contrat... (*Il ferme le Secrétaire & aperçoit Madame Dumont.*) Ah ! pardon, Madame, je ne vous voyais pas.

Madame DUMONT.

Je le crois... mais il ne s'agit pas de cela. Je viens savoir de vous, sous quel prétexte vous rompez des engagements formés sans contrainte, & dont, jusqu'à ce moment, vous paraissiez ne pas vous repentir ?

DUBOIS.

Je conviens qu'à la rigueur vous seriez en droit...

Madame DUMONT.

De me plaindre ; c'est pourquoi je vous demande une explication nette & précise...

DUBOIS.

Que je ne puis vous donner en ce moment. Je suis surchargé d'occupations, nous aurons tout le tems...

Madame DUMONT.

De nous revoir ! non pas, s'il vous plaît. Le mariage de votre fille célébré, vous sentez qu'il ne fera plus question de rien entre nous.

DUBOIS.

L'éclaircissement que vous me demandez ne changera pas la face des affaires. Ma parole est donnée.

Madame DUMONT.

Belle conséquence ! Mon mari ne l'avait-il pas également reçue ? Quelle valeur y attacher, si vous ne faites aucun scrupule de la violer, selon l'intérêt de vos passions ?

DUBOIS.

Madame Dumont ?

MARIANNE.

Ma chère maman, ne l'irritez pas.

Madame DUMONT.

Comment donc ? Je ne possède, je crois ; mais le mot est



aché, je n'en restera pas là. Que ne suis-je pas en droit de lui dire, & que pourra-t-il me répondre ?

M A R I A N N E.

Ah! ce n'est pas là le moyen de le fléchir! (*Elle va s'asseoir auprès du Bureau.*)

D U B O I S.

Encore une fois, Madame Dumont, vous auriez dû prendre un autre instant.

Madame D U M O N T.

C'est le seul qui me reste, peut-être, & j'en profiterai. Homme ingrat! si ce Dumont qui te chérissait comme un frère, & que tu paraissais payer du plus tendre retour, si ce digne ami vivait encore, oserais-tu tenir une pareille conduite? Est-il possible, qu'en aussi peu de tems, tu oublies une liaison, qui pendant plus de trente ans, fit le charme de nos deux familles! Souviens-toi du jour où je perdis mon respectable époux; il t'appella près de son lit: mon cher Dubois, te dit-il, je te confie ce que j'ai de plus cher, ma femme & mes enfans; sois pour eux ce que la mort va leur ravir, sois leur consolateur, leur appui, leur père. Puis te présentant son fils aîné, il ajouta; Dubois, mon cher Dubois, voilà l'époux de Marianne, dès qu'ils seront en âge de former un établissement; tu me l'as promis, & ta parole est aussi sacrée qu'un serment. Il faut nous quitter; répète-moi que Marianne est ma fille, & je mourrai certain que mes enfans hériteront de ton amitié pour moi. Que lui répondis-tu? rien, Mais les yeux baignés de larmes, & la voix étouffée par les sanglots, tu mis la main de Marianne dans celle de Dumont; ton ami les bénit, & le ciel nous l'enleva... Dubois, tu pleures?... Eh! bien! si le remords te fait entendre à ton cœur, tu peux encore tout réparer?... Cours chez cette Marquise, dont tu achètes l'alliance, & dis-lui: Je vous donnois ma fille, elle n'était plus à moi, j'en avais disposé: l'ambition me l'avait fait oublier, l'honneur me ramène à mes premiers engagements; reprenez votre parole, & rendez-moi la mienne."

D U B O I S.

Moi! je pourrais?...

Madame D U M O N T, *continuant avec force.*

Reviens ensuite jouir de la réparation que tu nous auras faite, & qui doublera notre attachement pour toi. Unissons ces chers enfans, & vis avec eux. Que t'avons-nous fait, pour nous fuir? En quoi t'avons-nous manqué? N'étais-tu pas adoré dans ma maison? Dumont n'a-t-il pas, dans tous les tems, rempli à ton égard, les devoirs du fils le plus tendre & le plus respectueux? Il rendra ta fille heureuse; tu seras heureux, nous le serons tous. Si nous n'avons pas une fortune égale à la tienne, voilà ton gendre dans la passe la plus brillante... Enfin, ils s'aiment de

D

## 26 MARIANNE ET DUMONT,

ton aveu , par ton ordre , & tu veux les séparer !... Reviens à nous , sois bon ami , bon père ; dis un mot , & nous ne nous souvenons plus du mal que tu nous a fait... Vous ne répondez rien , hésiteriez-vous ?

M A R I A N N E , *se rapprochant.*

Mon père , voyez sa douleur , la mienne , & ne soyez pas inflexible.

D U B O I S.

Les choses sont trop avancées. Madame Dumont , la mémoire de mon ami me sera toujours chère... Je serai le vôtre jusqu'à mon dernier soupir , les intérêts de votre fils me seront également précieux ; mais... .

Madame DUMONT , *l'interrompans.*

Il ne sera point ton gendre... .

D U B O I S.

Vous en voyez l'impossibilité. Des gens de la plus haute naissance , dont le crédit & le pouvoir... .

Madame DUMONT , *avec toute l'amertume de l'indignation concentrée.*

Ont endurci ton cœur. Il suffit. (*Elle serre Marianne dans ses bras en pleurant.*) Ma chère Marianne... Adieu , mon enfant ; c'est toi seule que je plains , c'est sur toi seule que je pleure. Ton père ne mérite ni mes reproches , ni mes regrets. (*Elle l'embrasse encore , & sort en jettant sur Dubois un regard de mépris.*)



## S C È N E V.

M A R I A N N E , D U B O I S.

M A R I A N N E.

AH ! mon père , avez-vous pu l'écouter sans émotion ? Et les époques dont elle vous a retracé le souvenir... .

D U B O I S.

M'ont touché , je m'en disconviens pas. Toute cette famille m'intéresse , je n'ai pas eu la force de répondre à Madame Dumont ; cependant , de combien d'autorités j'aurais pu m'appuyer pour justifier mes prétendus torts... Mais ce sentiment d'habitude , oh ! je m'en déferai , je m'en déferai.

M A R I A N N E.

Pourquoi le rejeter ? Sa voix est sûre ; c'est celle de l'ami de la reconnaissance.

D U B O I S.

Au fond , quel est mon crime ? Si je préférerais à Dumont un

homme de mon état, toute sa fortune ne m'excuserait pas, ils auroient raison de se plaindre; mais mon gendre futur est un Marquis, un grand Seigneur, il n'y a pas de père, qui, à ma place, ne fit ce que je fais... Au reste, je m'attendais à cette scène; la voilà finie, ne songeons plus qu'à tout préparer pour recevoir convenablement la Marquise, votre belle-mère.

M A R I A N N E.

Pour la dernière fois, j'ose vous supplier...

D U B O I S.

J'ose vous ordonner, moi, pour la dernière fois, de vous disposer à m'obéir, & sur-tout d'apporter à la signature un air serein & tranquille, qui répare, s'il se peut, ce que votre accueil a eu ce matin de peu satisfaisant.

M A R I A N N E.

Un air serein & tranquille, lorsque vous me déchirez le cœur! Mon père, vous me demandez l'impossible. Craignez les suites d'un hymen, où vous n'avez consulté que l'ambition; craignez d'être puni par votre ambition. Cette Marquise nous méprise, j'en suis sûre; en acceptant la dot que vous lui offrez, elle méprise la source où vous l'avez puisée, je me trompe, ou bientôt il ne sera plus permis à mon père de paraître à côté de sa fille de sa fille infortunée, qui, malgré sa tyrannie, ne cessera de le chérir, & qui se verra réduite à dévorer ses larmes.

D U B O I S.

Romanesque créature?

M A R I A N N E.

Je connais, mieux que vous ne pensez, cette femme qui vous subjugué. Mon père, au nom du ciel...

D U B O I S.

Retirez-vous.

M A R I A N N E, *en sortant.*

Je suis perdue.



## S C È N E V I.

D U B O I S, *seul.*

J'Aurais fini par m'attendrir: cette Dumont m'a bouleversé les sens. J'ai cru voir l'ombre de son mari; j'ai senti combien il est cruel d'avoir tort, j'allais me rendre... Mais, cette Marquise... cette Marquise; elle a effectivement pris avec nous un ton... Le mal est fait. J'ai du bien, s'ils étoient assez mal adroits pour me faire mauvaise mine, je puis me passer d'eux, & je n'en ferais pas moins le beau-père de Monsieur le Marquis. Holà! quelqu'un. (*Toinon paraît.*) Mademoiselle, que l'on

28 *MARIANNE ET DUMONT*,  
éclaire ; que l'on fasse grand feu dans l'appartement , dans l'an-  
tichambre , par tout : que mes gens mettent leurs habits neufs ;  
& que le service se fasse sans confusion. (*Toinon rentre.*)



*S C È N E V I I.*

*BLAISE, M. DUBOIS.*

*BLAISE*, qu'on ne voit pas, parlant à un valet qui  
veut l'empêcher d'entrer.

*M*Ais, mais, bêtise, quand j'te difons qu'c'est moi.

*DUBOIS.*

Ciel ! mon frère, il ne manquait plus que cela.

*BLAISE*, un peu plus près de l'appartement.

Encore un'fois je m'gauffons d'lordre, & j'vons m'annoncer  
moi-même. (*Il entre.*) Ah ! te v'là, Julien ? Quoiqu'c'est donc  
ste çarmonie là, & du d'pis quand avons-je besoin d'la permis-  
sion d'tes valets, pour entrer cheux toi ?

*DUBOIS*, troublé.

Je ne crois pas que... vous me soupçonniez... de...

*BLAISE.*

Dame, j'ons eu biau dire à ces marouffles : c'est moi, Julien  
est là d'dans, j'entendons, y s'ra charmé de m'voir... br...  
ils faisoient semblant de n'pas me r'connaître, pour me prouver  
qu'j'avions la berlue, & que je pouvions entrer sans qui m'an-  
nonciffiont.

*DUBOIS*, embarrassé.

Ils avaient tort. il est vrai que ne vous attendant pas...

*BLAISE.*

Tant y a que me v'là. Est-c'que tu n'veux pas m'embrasser,  
Julien... Est-ce que tu n'me r'connais pas non plus ?

*DUBOIS.*

Pardonnez-moi... mais.

*BLAISE.*

J'entends, ma visite ne t'plait pas aujourd'hui, j'en fis fâché ;  
mais je n'm'en r'tournerai pas... Tian, j'fis franc, moi, & si  
tu veux savoir pourquoi je v'nons, j'allons, j'allons te l'dire.  
J'ons appris d'bonn'part qu'tu maries ta fille ; d'abord j'n'en  
ouïan cru, par après, on m'a prouvé le fait & j'ons dit à  
not'minagère : pargoi, faut qu'j'aïlle voir Julien, ça m'semble  
v'role qu'y fasse s'te nôce là sans en sonner mot... J'ons monté  
à ch'val, & j'arrive... difont-y vrai ? m'avont-ils fait un conte  
bieu ? V'là tout fin dret c'que j'venons te d'mander.

D U B O I S, *embarrassé.*

Quant au projet de mariage... il en est quelque chose...

B L A I S E.

Queuqu'chose ! Ils disent qu'tout est bâclé... & j'n'ens favons rian ! Est-c'que Monsieur Dumont s'croit trop gros Seigneur pour nous rendre c'qui nous est dû. Et toi, Julien, s'ras-tu comme les gens d'la ville, qui n'connaissent point d'parents à la campagne ?... Ecoute...

D U B O I S.

Ce reproche est injuste. Marianne n'est promise que de ce matin.

B L A I S E.

V'là ben d'un'autre ! De ç'matin, un mariage conclu depuis quinze ans ?

D U B O I S.

Quoiqu'il en soit, les arrangemens relatifs à ce mariage, n'ont été pris que ce matin, ainsi, vous voyez que je n'ai pas perdu de tems ?...

B L A I S E.

Ça peut être vrai ; mais ça n'est pas clair. Tians, Julien, y a queuqu'chose à ça, tu n'as point ton air accoutumé... Rougirais-tu d'm'avoir auprès d'toi ? N'fis-je pas Blaise Dubois, ton frère aîné, fils d'Lucas Dubois le vigneron ? N'es-tu pas Julien Dubois, mon frère cadet ? Quand tu t'établissis, tu n'avois rien ; pauvreté n'est pas vice : j'te prêtis cinquante bon louis d'or, je n'te les r'prochons pas, ils t'avont fructifié, tu m'les a ben rendus ; il te faudroit le double que ce s'rait tout d'même... mais tu n'en as plus besoin, & si c'est ça qui te rend fier, t'as tort. Tant y a qu'tu maries ma nièce, ma fillole, & que j'devrions l'avoir... que... mais tu m'lais' parler comme une horloge démontée... t'ouvres d'grands yeux... t'es sur l's'épines, j'te l'répétons, y a queuqu'chose là-d'ssous.

D U B O I S.

Eh bien, mon frère, puisqu'on vous a mis au fait, il est vrai, je marie ma fille ; mais ce n'est point à Dumont.

B L A I S E.

Eh bien, c'est parler ça... Et à qui la donnes-tu ?

D U B O I S.

A un Seigneur... à un Marquis.

B L A I S E.

De condition ?

D U B O I S.

Et de la plus distinguée.

B L A I S E.

Jé n'm'étonné plus si tu m'as si bien r'çu. Dis-moi qui tu hantes, j'te dirai qui tu es,

30 *MARIANNE ET DUMONT,*  
*DUBOIS.*

C'est que je suis dans l'embarras... Ce soir on signe le contrat.

*BLAISE.*

Pargoi, me v'là donc bian v'au ; car, tu fens bian, Julien, que Dumont, ou un Marquis, c'est tout un pour moi, j'n'en fis pas moins l'oncle d'la mariée.

*DUBOIS.*

Quoi ! vous vous proposez de paraître ?..

*BLAISE.*

J't'en réponds, j'fis bon à voir, petêtre ; j'ons tout justement mon habit de dimanche, & morgué...

*DUBOIS.*

Mais sans les prévenir ?..

*BLAISE.*

Prévenir, soit. Tu leur diras : v'là mon frère ; j'ajouterais, pour vous sarvir ; ils me répondront, vous êtes bian honnête, & j'nous mettrons en rang d'oignon : m'est avis que v'là tout'la çaramonie.

*DUBOIS.*

Mon frère, vous me faices frémir.

*BLAISE.*

Tant pis pour toi.

*DUBOIS.*

La Marquise, mère de mon gendre futur, est une femme fière de sa naissance...

*BLAISE.*

Tant pis pour elle... au bout du compte, ils ne me mangent pas.

*DUBOIS.*

Ils vous mortifieront.

*BLAISE.*

D'avant toi ! ça n'fe peut pas, ou ben morgué, si tu l'fouffres, tu n'as pas d'sang dans les veines.

*DUBOIS.*

Encore un coup, votre présence dans un moment comme celui-ci...

*BLAISE.*

Ne gêtera rien. Est-c' que tu crois que la vue d'un brave homme leux fait peur ? tu m'donn'rais un'belle opinion d'ces gens-là... Va, va, y riront moins d'mon accoutrement qu'du tien. J'ons l'habit d'un payfan, c'est l'mien, n'y a rian d'emprunté à ça, mais, toi, t'as biau t'nicher sous ta parruque & tes galons, ilste r'connoîtront toujours, & pis qu'tu rougis de t'donner pour ce qu't'es, ils rougiront bian davantage, eux, d'fair'semblant de n'pas s'apercevoir d'la mascarade. Mais tout coup vaille, j'varrons comme ils prendront la chose, si mon

m'en l'Marquis s'gourme, j'l'y tournerons l'des; si c'est un bon vivant, je s'rions bras d'fus, bras d'fous, & tout ira, comme ça doit aller.

DUBOIS, regardant à sa montre.

Mon frère, il est six heures, on s'assemble à neuf, si vous vouliez m'obliger ? ..

BLAISE.

Eh bien ?

DUBOIS.

Ne pourriez pas ce soir, donnez-moi le tems de préparer votre arrivée, de fonder l'esprit de la Marquise, demain. . .

BLAISE.

J'tattendais-là. Il y a une heure que tu tournes autour du pot pour me bailler mon congé, & c'est peine perdue, car, je ne l'prenons pas. Quant à c'qu'est d'moi, j'ons voulu t'faire peur & j'y ons réussi. Tu n'vis pas dud'pis que j'fis là, tu crois p't'être qu'tes Marquises m'en imposent comme à toi, tu t'trompes encore. J'allons revenir quand ils y s'ront, tu n'leux as pas dit qu'tas un frère payfan; mais ils m'vartont, ils m'entendront, & j'leux dirai. . . Quoiqu'c'est qu'vous allais faire? Conviant-il à des nobles de condition d'épouser la petite fille d'un Vigneron, la nièce d'un Laboureur, & la fille d'un petit Marchand? C'est l'bian qui vous tente; c'est l'nom d'Marquis qu'a dérangé la çarvelle d'mon pauvre frère. Eh! morgué, r'venais tretous à vot'bon sens. Y a des Duchesses, des Marquises, des Barones même, pus qu'il n'en faut à ç'jeune Monsieur là, baillez l'y en une, & laissez not'nièce à s'tilà qu'est d'sa sorte, qu'on l'y a dit d'aimer, & qu'alle aime du d'pis qu'alle est née. . . S'ils ne se rendent pas à mes raisons, j'vons chercher not'minagère Jacqueline, not'fils Petrin, & not'fille Catiau, qui jafont tretous comme des marles, & j'allons d'main cheux s'te Marquise l'y d'mander sa soupe, à s'teill'fin d'l'accoutumer d'bonne heure à ben r'cevoir la famille de sa bru.

DUBOIS, effrayé.

Quoi! mon frère, vous me feriez un affront comme celui-là!

BLAISE.

Si je le frons! Aga, Julien, n't'y fie pas, tu m'connais, j'en fis capable. J'allons un moment cheux Madame Dumont, cheux s'te deigne femme dont tu payes si bian l'amiquié, pis je r'vians ici. . . n't'avise pas d'défendre qu'on m'ouvre la porte, tu n'y gagn'rais rien. J'plant'rons l'pique, j'les attendrons, j'entrons avec eux, & quand j'y s'rions eun'fois, tu n'me jett'ras pas dehors. . . t'as l'esprit perdu; mais l'cœur est encore bon, & c'est sur quoi j'comptons. Jusqu'au revoir. (*Il sort.*)

(Pendant la fin de cette Scène on a vu passer plusieurs Do-

32 MARIANNE ET DUMONT,  
*mestiques, les uns furtivement, les autres avec précipi-  
tation; Toinon les suit d'un air effrayé, & dans l'in-  
tension de n'être aperçu de personne.*

SCÈNE VIII.

DUBOIS, *seul.*

Quel parti prendre!.. Un éclat de cette nature, je ne le supporterai pas... L'arrivée de mon frère précisément au-  
jourd'hui! cela n'est pas naturel... Ils sont tous d'accord, & mon  
cœur... mon cœur semble se ranger de leur parti... La dou-  
leur de ma fille, le souvenir de Dumont, mon amitié pour  
son fils... faiblesse, préjugés que tout cela... Songeons d'a-  
bord aux moyens de sauver l'apparition de mon frère...  
ensuite... Juste ciel... Le voici de retour. Que signifie...

SCÈNE IX.

BLAISE, DUBOIS.

BLAISE.

Je r'viens sur mes pas; mais c'n'est pas ma faute... pas un  
valet pour m'ouvrir... Accoutes, prends-y garde, Julien,  
tout est en l'air dans la maison... y a queuqu'anguille sous  
roche.

DUBOIS.

Mes gens sont dans l'occupation qu'exige les préparatifs...

BLAISE.

C'n'est pas ça... ils vont, ils venent, ils se fauvont d'un  
air effaré... pis c'est un tintamarre, pis ils crient... tout bas...  
comme des gens qui n'voulons pas être entendus. J'ons appelé  
la Pierre, Thomas, Toinon: bah! pas un n'a daigné répondre.

DUBOIS.

En effet, depuis un moment, je remarque un mouvement  
extraordinaire; vous m'y faites penser.

BLAISE.

Et tu n'y cours pas?

DUBOIS.

Vous avez raison, il faut voir.





## SCÈNE X.

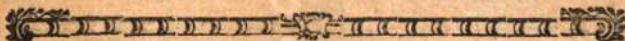
TOINON, DUBOIS, BLAISE.

TOINON, *accourant & pouvant à peine parler.*

**M**onsieur... monsieur... accourez... le feu est à l'appartement,

DUBOIS ET BLAISE.

Le feu!... courons...



## SCÈNE XI.

MARIANNE, ET LES ACTEURS

PRÉCÉDENS.

MARIANNE, *se jettant au devant de son père.*

**A**H! mon père, tout est perdu... le feu fait des progrès... il a gagné le cabinet.

DUBOIS, *crie en sortant,*

Le cabinet! Ah! grand Dieu! mon porte-feuille, ma fortune...

BLAISE, *le suit.* MARIANNE, *en sortant,*  
Mon oncle, au nom du ciel, ne nous abandonnez-pas.

*Fin du second Acte.*



## ACTE III.

*Le Théâtre représente un Sallon moins orné que le précédent, & que l'on supposera devoir être plus rarement habité. On y verra un amas de meubles échappés aux flâmes. Le Sallon est séparé du siège de l'incendie par une Cour, & est ouvert de manière que l'on puisse remarquer les débris du feu au travers d'une porte vitrée, & de deux croisées qui forment le fonds de la Scène.*



## SCÈNE PREMIÈRE.

UN VALET.

*Il est occupé à ranger les divers effets déposés dans le Sallon.*



## SCÈNE II.

BLAISE, UN VALET.

BLAISE, au Valet.

**V**A-t'en trouver ton maître, j'ons besoin de me r'poser un moment, j'ons monter la garde à ta place. (*le Valet sort.*) Comme me v'la fait! j'fis rendu... Queu tintamarre! queu bourvari! En moins de deux heures v'la un'maison détruite, & par ainsi un'noce à vau-l'iau. N'y a morgué pas d'bailey comme l'feu. Mon frère s'déssole, sa fille s'désespère, & moi, qui n'fis pas fou, pas philosophe tant seulement, j'difons à part, moi, qu'tout est pour le mieux... chut... s'ils m'écoutiont, ils ne n'manqueriont pas de dire, que j'fis rancuneux, & stependant, je n'tomm' ni l'un ni l'autre... Mais c'est qu'ils n'savont pas ç'que j'savons, & que je n'voulons dire à personne... pas même à la bonne Madame Dumont, à qui ça ferait grand plaisir... mais elle est femme, elle a le cœur sur la main; c'est deux fois plus qu'il n'en faut pour qu'all'ne puisse se taire... M'est avis que j'fis raffraichi, si queuqu'un v'nait me

r'layer, je r'tournerions à not' besogne. (*Madame Dumont entre.*) Ah! c'est vous, Madame Dumont?.. Eh, bian! com-mencez-vous à vous r'conaitre?..

---

 S C È N E I I I .

B L A I S E , Madame D U M O N T .

Madame D U M O N T , *se jettant sur un siège.*

**J**E suis accablé, Monsieur Blaise, à mesure que le danger se dissipe, je sens micux toute l'horreur de la cataitrophe... Ah! Dieu!

B L A I S E .

Là, là, r'mettais-vous. J'fomm'plus tranquille; l'feu est éteint, c'est l'plus principal.

Madame D U M O N T .

Nous l'espérons, du moins, graces aux foins vigilans de nos voisins, & de quantité de braves gens qui nous ont aidé avec un zèle qu'on ne peut trop admirer; mais ce spectacle ne fortira pas fitôt de ma mémoire.

B L A I S E .

Bah! vous n'avais rian vu! Stependant, Dieu fait qu'ous êtes promptement accourue, & bian vous en a pris. Sans vous c'était un vrai pillage... Je n'pouvions être par-tout.

Madame D U M O N T .

On va tenir cent propos; il me semble déjà les entendre, & voilà ce qui me tue.

B L A I S E .

Des propos! autant en emporte le vent; quand on ne d'mande rian à parfonne.

Madame D U M O N T .

Monsieur Blaise, on lui reprochera toujours une grande imprudence. Pourquoi, dira-t-on, réunir toute sa fortune dans un porte-feuille?

B L A I S E .

Accoutais donc, faut être d'bon compte...

Madame D U M O N T .

Pouvait-il deviner?

B L A I S E .

Non; mais il devait prévoir.

Madame D U M O N T .

Voilà ce que c'est. Les malheureux, on leur jette toujours la pierre... Mais Dumont... Dumont, qui ne revient point... encore s'il eût été ici...

B L A I S E.

Qu'aurait-y fait plus qu nous ?

Madame D U M O N T.

Ah ! comme Marianne l'a demandé ! Tandis que Dubois courait çà & là , en criant : sauvez ma fille , & laissez périr toute ma fortune. Marianne mourante dans nos bras , appelait mon fils , & lui disait d'une voix étouffée . . . Dumont , Dumont , ne quittez pas mon père . . . Hélas ! mon pauvre enfant ne l'entendait pas. Qu'elle nouvelle à lui annoncer ? qui se chargera de le prévenir ? Jé n'en aurai jamais le courage.

B L A I S E.

Mais quoiqu'c'est donc ste douleur là , quand l'plus pire est passé.

Madame D U M O N T.

Monsieur Blaise vous n'avez pas vu Marianne dans l'état où elle est ; je viens de la quitter , j'ai été obligée de sortir un instant , je n'y tenais plus.

B L A I S E.

All'pieure ! tant mieux , çà la soulagera. Vous autres femmes...

Madame D U M O N T.

Et son père , ce misérable homme , qui nous a méprisés , qui nous fuyait , que je croyais haïr , que je ne voulais plus revoir , le voilà dans l'infortune , toute ma sensibilité se réveille ; j'oublie son ambition , le mal qu'elle nous a causé , je vole à son secours , je le plains , je pleure , & je ne m'occupe que des moyens d'adoucir sa situation... Voilà comme je suis , Monsieur Blaise ; il ne le mérite pas , je le sens , c'est un ingrat ; mais je ne me refondrai pas.

B L A I S E , avec sentiment.

Gardais - vous en bien , deigne femme ; j'pleurons en vous écoutant ; mais j'pleurons d'joie... embrassez-moi , consolez-vous , & puisque vous aimez encore Dubois & sa fille...

Madame D U M O N T.

Si je les aime !

B L A I S E.

Apprenez que tout n'est pas désespéré.

Madame D U M O N T.

Que dites-vous ?

B L A I S E.

Je dis... rian , rian. (*A part.*) Foin de ma langue !

Madame D U M O N T.

Achevez.

B L A I S E , se reprenant.

Non morgué , tout n'est pas perdu. N'avont - ils pas la vie sauve , & d'bons bras ? Ils travaill'ront.

Madame D U M O N T.

C'est ainsi que vous les plaignez ?

BLAISE.

Madame Dumont, nous v'la seuls, & grace au ciel, je som-  
m'dans not'bon sens... Supposons pour un moment qu'mon frère  
ait perdu tout'la fortune; c'est bien triste, j'n'en disconvenons  
pas; mais qu'en arrivera-t-il? Qu'Marianne ne s'ra pas Marqui-  
se, & v'la tout, & si ç'mariage s'fût achevé, n'était ali' pas  
pardue pour mon frère? Ces grands Seigneurs auraient regardé  
Dubois par d'sus l'épaule, ils auraient forcé sa fille à faire de  
d'même, & p'ter' ben qu'alle' s'y s'rait accoutumée; eh ben,  
morgué, pour un père qu'a l'naturel d'chérir son enfant, ça  
n'l'y f'rait y pas saigner l'cœur. V'la don un' peine d'moins, &  
s'tamiqué, la comptais-vous pour rian? Allais, allais, quand  
y s'ra r'venu d'sa peur, & d'ses Marquis, qu'il se r'trouv'ra  
dans l'état qui l'y convient, l'passé n'y semblera plus qu'un  
rêve; il rougira, vous aim'ra, & s'ra l'premier à con'vnr que  
contentement passe richesse.

Madame DUMONT.

Et votre nièce... c'est elle qui est à plaindre.

BLAISE.

Ma nièce?... all'ne restera pas fille pour ça, j'la marirons.}

Madame DUMONT.

Vous la marirez... est ç'que...

BLAISE.

Oui, morgué, j'la marirons, p'ter'ben plutôt qu'on n'pense,  
& ce Dumont qu'alle aime...

Madame DUMONT.

Jamais, jamais, il est trop fier pour nous la donner sans  
fortune. Le bonheur n'est plus fait pour nous, & je vais...

BLAISE.

Vous pleurais encore? Je n'y tenons pas... Apprenais donc...

## SCÈNE IV.

TOINON, BLAISE, Madame DUMONT.

TOINON, à Blaise.

**M**onsieur Dubois m'envoie vous chercher, Monsieur.

BLAISE.

Que fait-il à st'heure?

TOINON.

Il paie, congédie, & remercie tous ceux qui l'ont assisté; il  
paraît un peu plus calme. Il voudrait vous parler.

BLAISE.

J'y allons.

### 38 MARIANNE ET DUMONT,

Madame DUMONT, *l'arrêtant.*

Sans me rien dire de plus? Et cet espoir que vous me donniez..

B L A I S E.

N'fait pas vous en défaire... ça foutiant... Mais Dubois m'demande, j'vous laissons (*à part.*) Morgué, m'est avis que je n'fis pas femme, stependant, j'avions un'arrible démangeai-fon de parler.

---

#### S C É N E V.

Madame DUMONT, *seule.*

**J**E ne le conçois pas. Que veut-il me faire entendre? Se pourrait-il? Oh! non, il cherchait à me rassurer; il n'est que trop vrai que le mal est sans remède. Tout n'est pas perdu, m'a-t-il dit, tout n'est pas désespéré. Non, sans doute, si Dubois voulait revenir à nous... Mais l'orgueilleux qu'il est...

---

#### S C É N E V I.

Madame DUMONT, MARIANNE.

MARIANNE, *dans le plus grand désordre.*

**A**H! Madame Dumont, vous me fuyez!... vous aussi!

Madame DUMONT.

Moi, mon enfant... Peux-tu croire?..

MARIANNE.

Je les cherche par tout, ils me laissent... où font-ils... où font-ils?...

Madame DUMONT.

Qui?

MARIANNE.

Mon père, votre fils.

Madame DUMONT.

Ton père est occupé. Dans un moment comme celui-ci...

MARIANNE.

S'ils m'vitent tous, que veulent-ils que je devienne? Oh! ma tendre amie! soutenez-moi, consolez-moi, ne m'abandonnez pas à moi-même... Vous voyez notre état... Tout était dans ce porte-feuille, tout a péri sans retour... Quel sera désormais notre sort... Ma mère, si je pleure, dans vos bras, ce n'est pas la fortune que je regrette, ce n'est pas le travail que je crains; mais le mépris qu'inspire le malheur!

Madame DUMONT.

Le mépris ! les honnêtes gens peuvent-ils le redouter ? L'amitié te reste , ne la désempère pas.

MARIANNE.

Sans elle , que ferais-je au monde... Mais , votre fils , on ne l'a pas vu , personne ne l'a vu... Ah ! ma mère.

Madame DUMONT.

Que te dirai-je , mon enfant ? J'en suis aussi surprise que toi ; cependant... .

MARIANNE.

Il ne s'éloignait pas aussi long-tems de celle qu'il aimait.

Madame DUMONT.

Peut - être ne fait - il pas encore... .

MARIANNE.

A l'heure qu'il est !... Ah ! je ne veux pas y penser... Mon père & vous , voilà ce qui me reste ; vous nous avez secourue , vous , le souvenir en est là , je l'y conserverai jusqu'à mon dernier soupir , & ce cœur qui fut à votre fils , ne veut plus s'occuper que des devoirs de la nature & de la reconnoissance.

## SCÈNE VII.

TOINON , Madame DUMONT , MARIANNE.

TOINON.

**O**N demande Madame Dumont.

MARIANNE.

Ici ?

TOINON.

Non , chez elle.

MARIANNE , *vivement* :

C'est lui , sans doute... Voyez ce qui peut l'avoir retenu. Il fait tout maintenant , & peut - être ne veut - il interroger que vous... Ma mère , volez , épargnez-lui , s'il se peut , toutes les inquiétudes de l'Amour.

(*Madame Dumont sort après avoir embrassé tendrement Marianne.*)

## SCÈNE VIII.

TOINON , MARIANNE.

MARIANNE.

**M**A situation est au-dessus de mes forces , & cependant je

40 *MARIANNE ET DUMONT,*  
dois des consolations à mon père... Il n'a plus que moi... Ah ! s'il  
eût voulu ! n'importe... je ne l'attendrai point... Je le prévien-  
drai... Viens , ma chère Toinon , conduis-moi .

DUBOIS , *derrière le Théâtre.*

Je veux la voir. . Marianne... où est-elle ?

MARIANNE , *tressaillant.*

C'est lui... courons... je ne puis... Quelle entrevue !... Dieu  
puissant !



## SCÈNE IX.

DUBOIS , MARIANNE.

DUBOIS.

**M**A fille !

MARIANNE , *dans les bras de son père.*

O mon père !

DUBOIS.

Mon enfant , je te presse sur mon cœur... Marianne , le ciel  
me punit. Je fus dur , inflexible...

MARIANNE.

Je vous revois , je vous embrasse , tout est oublié.

DUBOIS.

Je voulais t'épargner cette scène d'horreur... J'avais ordonné  
qu'on te conduisit chez une voisine... chez Madame Dumont.

MARIANNE.

J'aurais dû m'éloigner , lorsque j'avais tout à craindre pour  
vos jours !

DUBOIS.

Le ciel me les a conservés... Mais ma fortune... Il serait inu-  
tile de t'abuser , mon enfant ; c'est sans remède... rappelle ton  
courage , tu en a besoin. La chute est cruelle... Si j'étais seul...  
mais , toi... .

MARIANNE.

Mon père , ne craignez aucune faiblesse de ma part. Vous  
vivez , je puis tout supporter. Avant notre opulence , nous  
travaillions , nous étions heureux. Eh bien , mon père , nous  
connaîtrons encore le bonheur.

DUBOIS , *à part.*

Elle me perce l'ame. (*Haut.*) Je croyais Madame Dumont  
auprès de toi.

MARIANNE.

On est venu la demander , elle est sortie.



Que je suis coupable envers elle !... (*Blaise entre.*) envers vous, mon frère... Ah ! je ne méritais...

## SCÈNE X.

BLAISE, DUBOIS, MARIANNE.

BLAISE.

**N**'Parle donc pas d'ça, Julien ; c'est moi qui ons eu tort de te reprocher c'que j'avons fait pour toi, tu n'l'as pas senti, p't'être, j'en ons pleuré. Moi... du reste, j'fis ton frère, & j'te l'prouverons... Mais, morgué, vous aviais là deux hommes... v'làç'qui s'appelle travailler.

MARIANNE.

Comment ?

BLAISE.

Tu n'te fouviens pas d'ça, toi, je n'm'en étonne point, on perdrait la tête à moins. J'allons t'mettre au fait. N'voyant plus ton père, tu courais l'charcher au beau milieu des flammes, un d'ces gaillards, s'y jette après toi, t'faisit par ta robe, t'enlève, ni plus ni moins, qu's'il eût porté eun'pleume, te r'met au premier qu'il rencontre, sans nous donner l'tems de l'voir, ni d'ly dire merci.

MARIANNE, *à part.*

Ce n'était pas Dumont !

DUBOIS.

Il faut maintenant nous recueillir, visiter exactement le dommage, il peut être resté quelques étincelles.

BLAISE.

Toinon, & tes gens r'gardront par tout... mais s't'autre qui s'est j'tté dans l'cabinet ? . . .

DUBOIS.

On ne l'en a pas vu fortir ?

BLAISE.

Je n'ons pas toujours été là ; Dieu veuille . . .

MARIANNE.

Vous me faites frémir !... cet autre... si c'était lui !

BLAISE.

Qui . . . lui ?

MARIANNE.

Dumont ! . . .

BLAISE.

F

42 MARIANNE ET DUMONT,

MARIANNE.

Ah! mon père...

DUBOIS.

Non, mon enfant, on l'aurait reconnu, il m'aurait parlé...  
il ne fait rien, il est encore avec la Marquise...

MARIANNE.

Ah!

DUBOIS.

Tu soupîres ? Je te rappelle un souvenir...

MARIANNE.

Bientriste, & pour vous & pour moi. Sans eux...

BLAISE.

Ça n's'rais pas arrivé ; mais n'y a pas de r'mède : Julien, faut d'la vertu. Ta fille n'a qu'faire ici, conduis-là cheux Madame Dumont, où tu la laisseras. Toinon, les garçons & moi, j'rod'rions, j'veill'rions à tout. Tu viendras nous r'joindre. Après souper, j'pass'rions la nuit comme j'pourrons ; d'main y fra jour, & qu'lait-on ? L'diable n'est pas toujours à la porte d'un pauvre homme : d'ici là, p'tetre ben que...



SCÈNE XI.

TOINON, ET LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

TOINON.

Monsieur le Marquis.

MARIANNE.

A l'heure qu'il est ?

BLAISE.

Dans tout s'tintamare.

DUBOIS.

Je prévois ce qu'il vient nous dire.

BLAISE.

Faut l'envoyer.

MARIANNE.

Est-il seul ?

TOINON.

Seul.

DUBOIS.

Sait-il...

MARIANNE.

Peut-il l'ignorer ?

TOINON.

Il demande à vous voir, il supplie qu'on le reçoive, & cela,

à'un air si pénétré , qu'il y aurait conscience de le refuser.

M A R I A N N E.

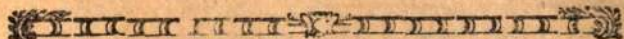
C'est un entretien , peut-être nécessaire ?

D U B O I S.

Tu as raison. (*A Toinon.*) Qu'il entre. (*Toinon sort.*)

B L A I S E.

A votre aise. Moi j'avais voir ç'qui s'passe là-bas. Le v'là qui monte , ç'Marquis d'malheur , & j'gageons bien qu'il n'viant pas signer l'contrat.



## S C E N E X I I.

LE MARQUIS, MARIANNE, DUBOIS,

(*On se salue en silence, les visages expriment la plus profonde douleur.*)

LE MARQUIS, à Marianne.

**M** Ademoiselle , on m'a remis de votre part . . .

M A R I A N N E.

Un billet ; je le fais , Monsieur. Mais vous voyez à quel point les choses ont changé. Épargnons-nous un éclaircissement , que dans des tems plus heureux . . .

LE MARQUIS.

Dumont m'avait donné , & sur lequel je venais vous entretenir , lorsque les cris , le tumulte , qui accompagnent ordinairement une catastrophe publique , m'ont appris celle dont vous êtes devenus la victime. Oui , Mademoiselle , Dumont n'a pas cru vous offenser , en me confiant . . .

M A R I A N N E.

Il était encore avec vous ? . . .

LE MARQUIS.

Il ne m'a pas quitté.

D U B O I S.

Et lorsque vous daignez vous rendre ici . . .

M A R I A N N E.

Il vous y laisse venir seul ?

LE MARQUIS.

Il est chez sa mère , dans un état qui mérite toute votre pitié.

M A R I A N N E , avec attendrissement.

Je le crois ! il m'aimait.

LE MARQUIS.

Il vous adore , il est plus digne de vous qu'il ne le fût jamais , & je viens prier Monsieur Dubois , de rendre à cet estimable jeune homme un bien qui lui est plus cher que la vie , & j'ose dire , un bien sur lequel il a des droits incontestables.

44 MARIANNE ET DUMONT,  
DUBOIS.

Des droits! Et c'est vous qu'il charge de les réclamer... Mais, Monsieur, je n'en murmure pas, je l'ai prévu. Ma fille...

LE MARQUIS.

Pouviez-vous en disposer? C'est à vous-même que j'en appelle?..

DUBOIS, avec confusion.

Monsieur...

LE MARQUIS.

Son cœur & le mien protestaient contre cette violence... des engagements antérieurs & plus chers... Au reste, sans compromettre Mademoiselle, j'ai fait informer ma mère de ce qui nous concerne, & vous ne doutez pas...

DUBOIS.

Cela est dans l'ordre, Monsieur. La fortune de ma fille pouvait seule justifier l'honneur de votre choix.

LE MARQUIS.

Les circonstances n'ont aucune part à ma démarche, vous en allez juger par ce billet du Ministre, que je viens de recevoir chez Madame Dumont; lisez, Monsieur Dubois.

DUBOIS, lit.

„ La noble franchise de Marianne, le désespoir du jeune homme, la peinture naïve & touchante que nous avons fait de votre amour, ont produit l'effet que nous en espérions; la Marquise n'a pu tenir contre tout cela, nos sollicitations ont achevé de la vaincre; elle vous donne la Comtesse, & rend à Dubois sa parole. Venez la remercier. La Comtesse soupe avec nous, mon Notaire est averti, nous serons seuls; le reste de cette soirée me regarde. “

LE MARQUIS.

Vous voyez qu'il ignorait encore le malheur dont je viens d'être témoin, ainsi...



SCÈNE XIII.

BLAISE, LES ACTEURS PRÉCÉDENTS.

BLAISE, à Marianne.

V 'Là Dumont... il est avec sa mère... il me suit.

MARIANNE, à part.

Quelle différence!



## SCÈNE XIV &amp; dernière.

LE MARQUIS, DUBOIS, DUMONT, MARIANNE,

Madame DUMONT, BLAISE.

Madame DUMONT, avec transport.

**T**U l'avais deviné, Marianné, c'était lui, le voilà, le voilà.  
MARIANNE, en pleurant.

Ah ! Dumont, Dumont, fallait-il...

DUMONT.

Cachez-moi vos larmes. Vous m'avez soupçonné, Marianne ! vous !... Ah ! je croyais que vous me connaissiez mieux. (à Dubois.) Mon père, vous ne pouvez douter de la sincérité de mon amour, prononcez.

DUBOIS.

Dumont, ces momens font-ils faits pour traiter une affaire de cette nature ?...

Madame DUMONT.

Cher fils, tombe à ses pieds, &amp; s'il ote, qu'il te rejette.

DUBOIS.

J'eus la faiblesse de vous sacrifier des vœux ambitieuses. Je vous ôtai Marianne, lorsque sa fortune lui permettrait d'aspirer à tout, & je vous la donnerais lorsque... Dumont, elle n'a plus rien... oubliez-la...

DUMONT.

M'en croiriez-vous capable ?

MARIANNE.

La misère, voilà mon sort.

Madame DUMONT, avec véhémence.

Qu'as-tu dit ? la misère !... Peux-tu la craindre tant que nous existerons ?

DUBOIS.

Vous, que je ne puis regarder sans rougir, vous qui m'avez accablé des reproches...

Madame DUMONT, avec toute l'énergie du sentiment.

Les plus justes. Je ne te devais aucun ménagement, tu étais heureux alors, l'adversité vient te visiter ; voici le moment de l'amitié, ne la repousse pas. Tu n'as plus rien ! Il te reste une maison, nous la réparerons, & te voilà logé. J'ai de l'argent & du crédit, tu reprendras le Commerce que tu abandonnais. J'ai trois garçons, je t'en donnerai un, mon fils Guillaume ; il est au fait, il te fecondera. Ma famille redeviendra la tienne... Nous te chérirons, nous t'aiderons, pas un de mes enfans ne s'y

**46 MARIANNE ET DUMONT,**  
refaera, je te réponds d'eux tous. Le soir tu viendra oublier dans nos bras, & tes malheurs, & la nécessité d'un travail, d'autant plus pénible à ton âge, que tu avais dû t'en croire affranchi... Et n'imagine pas que ce soit pour t'obliger à nous donner ta fille, ce serait abuser de ta position, & j'en suis incapable. Tu es libre absolument. C'est l'amitié qui t'ouvre son sein; c'est feu mon époux qui te parle par ma bouche, & qui m'ordonne de faire pour toi, ce qu'il eût fait lui-même, si le ciel nous l'eût conservé.

DUBOIS, *en pleurant.*

Ma chère... ma respectable amie... femme unique !...

B L A I S E.

Unique !... pis qu'à, morgué. on n'en fait plus comme elle.

D U M O N T.

Et moi, mon père, moi, que vous chérissiez, que vous avez nommé votre fils, qui le suis, qui le serai toujours, ayez pitié de ses larmes, de mon désespoir. Rendez-nous le bonheur, accordez-moi la douce satisfaction de vous venger des injustices de la fortune.

DUBOIS, *pouvant à peine parler.*

Mes enfans... mes chers enfans...

B L A I S E.

C'n'est pas assez qu'à... faut les marier, ou, morgué, j'les marions, nous.

L E M A R Q U I S.

Quand votre cœur ne vous parlerait pas pour eux, Mademoiselle appartient à celui qui ne craignit pas de braver les flammes pour vous la conserver.

D U B O I S.

Quoi ! Monsieur, c'est Dumont ?...

L E M A R Q U I S.

Qui vous l'a rendue.

M A R I A N N E.

Et je t'accusais !... Ah ! Dumont !

DUBOIS, *à Dumont.*

Elle est à toi.

D U M O N T.

Mon père... Se peut-il?... Vous me l'accordez!.. Ah ! Marianne!

B L A I S E.

Tu l'as parguoi, bien gagné; mais tu n'y perdras rien. Accoutez tous... Là bas sur l'escalier, un homme trempé de sueur, couvert de cendre & de poussière, tout défiguré par la fumée, & de la taille à peu-près... (*Il voit le Marquis.*) N'importe... il me rencontre, & me dit tout transporté: Monsieur, Monsieur, courez rassurer Dubois, sa fortune est sauvée...

M A R I A N N E.

Vous avez vu notre accablement, & vous avez pu...

B L A I S E.

Me taire ? Et'iais-vous tretous en état de m'entendre?.. Qu'est ç'qui m'aurait crû ? J'ne l'croyons pas moi-même... j'en ons lâché queuqu'chose à Madame Dument, pis j'nous tom'tû. Par après, j'ons dit : qu'ça soit vrai, qu'ça soit faux, n'fionnons mot; faut voir comme chacun s'gouvernera. Julien, te v'là r'venu dans ton bon sens, ces braves gens t'avont montré ç'qu'is valent. Monsieur n'est pas d'trop... p'tette ben même... Quant à ç'qu'est d'ça, j'n'en parlons pas... mais vous avais bien mérité tretous que j'vous boutions la joie au cœur... car tu les mariras. Julien, un honnête homme n'a que sa parole.

D U B O I S.

Plus je vous écoute, mon frère, moins je conçois...

B L A I S E, *fixant le Marquis.*

Ça s'peut... Stapendant, si Monsieur voulait...

L E M A R Q U I S.

Monsieur Dubois, en sollicitant votre consentement, en vous pressant d'unir votre aimable fille & Dumont, je ne me suis pas dissimulé ce qu'il pourrait en coûter à votre délicatesse. (*Il tire de sa poche un porte-feuille.*) Voilà le prix de tous vos sacrifices.

D U B O I S.

Que vois-je ! mon porte-feuille !

T O U S.

Son porte-feuille !

D U B O I S.

Par quel miracle...

B L A I S E, *continuant de fixer le Marquis.*

Vous ne l'dvinais pas ?... J'fis donc plus fin qu'vous. V'là une heure que j'vous accoute & que je l'dévisage, à sa philosophie j'vous gager que l'homme qui a fauté dans l'cabinet, & stila qui m'a parlé, ne sont qu'un...

D U B O I S, *à Madame Dumont.*

Quoi ! vous pensez...

B L A I S E, *ne perdant pas de vue le Marquis.*

Il rougit ; c'est ly, pargoi, v'là l'démon à qui la fumée n'a pas fait peur.

TOUS *veulent se jeter aux pieds du Marquis, qui les en empêche.*

Monsieur, Monsieur...

D U B O I S.

Je vous dois tout... Monsieur... Mais vous exposer de la forte, un homme de votre rang !

L E M A R Q U I S.

La véritable grandeur est d'être utile à ses semblables. Ah ! mes amis, mes chers amis, croyez-moi, voilà le moment le plus délicieux de ma vie.

48 **MARIANNE ET DUMONT.**

**B L A I S E.**

Ben... morgué !.. V'là qui m'racommode avec les Marquis,

**L E M A R Q U I S.**

Je dois vous protèter , au reste , que Dumont & sa mère ignoraient absolument que votre fortune fût en ma puissance.

**D U M O N T.**

Soyez en sûr , Monsieur Debois.

Madame **D U M O N T.**

Il doit nous connaître.

**D U B O I S.**

Mon cher fils , mon cher fils , encore une fois , Marianne est à toi , & je veux... Ah ! Monsieur , je m'oubliais. Ne m'occuper que d'eux , devant vous , à qui nous avons tant de graces à rendre... Mais je suis père , excusez des transports...

**L E M A R Q U I S.**

Les excuser ! je les partage , & si je n'étais pas obligé de vous quitter...

**M A R I A N N E.**

Déjà , Monsieur ?

**D U M O N T.**

Vous voulez vous dérober à notre reconnoissance !

**L E M A R Q U I S.**

Nous nous reverrons demain , mon cher Dumont , vous êtes auprès de Marianne , il vous est facile d'oublier qu'en ce moment , peut-être , ma mère & la Comtesse...

**D U M O N T.**

Vous attendent. Ah ! oui , Monsieur , je le sens ; il ferait indigne de vous retenir.

**B L A I S E.**

T'as raison. Morgué , n'génons pas ç'deigne homme là. Monsieur , sauf votre respect , si j'vous ont r'connu , c'n'est pas vot'faute ; si j'vous ont nommé , c'est la mienne , & je n'm'en r'pentons pas. Toute pein'mérite salaire : le vôtre , à vous , c'est l'plaisir d'avoir fait une bonne action ; mais , nous , n'avons-je pas un cœur pour sentir ç'que j'vous devons ? Vous vouliez l'cacher , je l'publirons , & chacun aura fait son personnage. Au surplus , si vous n'et'pas mon n'veu , je n'vous en aim'rons pas moins , j'vous respecturons à l'avenant , & j'nous allons tre-tous boire à vot'santé , & à stel'là de tous les grands Seigneurs qui ne rougissent pas d'vous r'sembler.

**F I N.**

